

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 12 (1879)

Artikel: Aphorismes théologiques

Autor: V.R. / Henke, Ernest

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379249>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

APHORISMES THÉOLOGIQUES

DU

D^r ERNEST HENKE

M. Mangold, professeur à Bonn, vient de publier quelques pages pleines d'intérêt et de cœur en souvenir d'un théologien, décédé il y a déjà plusieurs années, mais dont la sympathique figure méritait de n'être pas abandonnée à l'oubli¹.

Ernest Henke est mort à Marbourg le 1^{er} décembre 1872, après avoir professé pendant plus de trente ans la théologie pratique et l'histoire ecclésiastique dans l'université de cette ville. Son nom ne s'est trouvé mêlé ni aux controverses dogmatiques ni aux luttes politico-ecclésiastiques qui ont agité de nos jours l'Allemagne protestante. Aussi a-t-il acquis moins de notoriété que les noms de tels autres théologiens, moins distingués peut-être comme caractère et comme science, mais plus militants de leur nature ou mieux placés par les circonstances pour jouer un rôle et faire parler d'eux. Disciple de Fries, de Jéna, dont il épousa ensuite la fille, et influencé par Schleiermacher qu'il alla entendre à Berlin après avoir déjà achevé ses études, Henke s'est signalé, dans sa vie non moins que dans ses écrits, comme un fidèle représentant de l'irénique chrétienne. C'est à ce titre surtout qu'une place honorable lui est dores et

¹ *Ernst Ludwig Theodor Henke. Ein Gedenkblatt von Dr. Wilhelm Julius Mangold, ordl. Professor der evangelischen Theologie in Bonn.*
— Marburg, Elwert, 1879. 43 pag. in-8.

déjà assurée dans l'histoire de l'Eglise évangélique allemande pendant le deuxième et le troisième quarts de ce siècle¹.

Le principal monument de son activité littéraire est l'ouvrage, devenu classique, qu'il a consacré à la mémoire du célèbre « syncrétiste » du XVII^e siècle, Georges Calixt, de Helmstädt².

Depuis sa mort, quelques-uns de ses amis et de ses disciples ont commencé à publier un choix de ses travaux inédits. La plus importante de ces publications posthumes est sans contredit son cours, de tout temps fort apprécié de ses auditeurs, sur l'*Histoire ecclésiastique moderne*, dont deux volumes ont paru jusqu'à ce jour, par les soins intelligents et dévoués de M. le professeur Gass de Heidelberg³.

Les pages qui suivent sont empruntées à un autre recueil de *Henkéana*, petit volume de modeste apparence, mais qui n'en est pas moins intéressant en son genre. Henke aimait à donner à ses étudiants le conseil : *nulla dies sine linea*. Fidèle à ce principe, il avait pris de bonne heure l'habitude de fixer au moyen de la plume, sur des feuilles détachées, les réflexions qui s'offraient ou s'imposaient à lui, au cours de ses études et de ses lectures, à propos de toute sorte de sujets. Un de ses disciples, M. le pasteur Dreydorff de Leipzig, à qui ces papiers avaient été confiés en vue d'une publication éventuelle, en a tiré ce qu'ils renfermaient de meilleur et de plus original⁴.

Ces aphorismes sont de deux sortes, comme l'indique le titre choisi par l'auteur lui-même : *Résultats et similitudes*. Tous

¹ Voy. Alb. Ritschl, *Theologische Literaturzeitung* de Schürer, 1879, N° 4, col. 85.

² *Georg Calixtus und seine Zeit*, 2 tomes en 3 vol. — Halle 1853-60.

³ Dr. E. L. Th. Henke's *Neuere Kirchengeschichte*. Nachgelassene Vorlesungen für den Druck bearbeitet und herausgegeben von Dr. W. Gass. Band I : *Geschichte der Reformation*. Band II : *Geschichte der getrennten Kirchen bis zur Mitte des XVIII. Jahrhunderts*. Halle, Niemeyer, 1874 et 1878. xvi et 448, x et 496 pag. gr. in-8.

⁴ *Ergebnisse und Gleichnisse von E. L. Th. Henke*. Aus dem literarischen Nachlasse desselben herausgegeben von Dr. Joh. Georg Dreydorff, Pastor der reformirten Kirche zu Leipzig. — Leipzig, Joh. Ambr. Barth, 1874. x et 182 pag. (Il en a paru dès lors une 2^e édit. enrichie du portrait de Henke.)

n'ont pas, sans doute, la même valeur ; quelquefois la note est forcée, le rapprochement semble cherché un peu loin, le style a quelque chose de contourné ou devient laconique à l'excès. Mais toujours, ces pensées portent l'empreinte d'un esprit fin et élevé, d'une âme sincèrement religieuse, d'un cœur aussi large que ferme dans ses convictions. Elles nous font pénétrer dans l'intimité d'un chrétien libéral au meilleur sens du mot ; d'un théologien ayant su faire son profit des études historiques qui ont rempli sa vie ; d'un homme, enfin, qui s'efforçait d'être fidèle en toutes choses à cette belle devise : *ἀληθεύειν εἰς ἀγάπην*.

Nous croyons intéresser les lecteurs de la *Revue*, en leur offrant la traduction, aussi française qu'il nous a été possible de la rendre, de quelques échantillons de ces « Résultats » et de ces « Similitudes. »

I

Quand deux grands partis sont en présence, il y en a en réalité toujours quatre, si l'on compte de part et d'autre les bons et les mauvais éléments. Ces partis sont-ils ceux de la science et de la barbarie ? — il y a de savants vauriens et des rustres foncièrement honnêtes. De même, si les partis s'appellent « orthodoxie » et « hérésie ; » — par une heureuse inconséquence il existe des athées à sentiments chrétiens aussi bien que des orthodoxes chez qui la vie intérieure est dégradée ou éteinte.

— Pourquoi cet acharnement dans les querelles qui ont pour objet le dogme ? D'où vient qu'elles excitent souvent un intérêt si vif et si général ? — « Cela vous étonne ? Ne s'agit-il pas, dans ces débats, des objets les plus grands ? Et n'est-ce pas une belle chose que des questions comme celles-là soient capables de passionner encore les masses ? » — C'est précisément cette ardeur qui est faite pour éveiller les soupçons ; car, dans la règle, les masses ne brillent pas par la pureté et l'élévation des sentiments. Rien n'est agréable à la paresse de l'homme naturel comme les prétextes qui le dispensent de travailler à l'œuvre si nécessaire de sa conversion. Mais ce qui lui vient doublement à propos, c'est une diversion qui puisse

servir à le distraire et qui en même temps, grâce à l'ardeur avec laquelle il s'y jette, lui permette de nourrir l'illusion qu'il a secoué la paresse qu'on lui reproche. Voilà pourquoi se mêler activement à la polémique théologique constitue pour la foule oisive une tentation si séduisante et si funeste.

— On reproche souvent aux théologiens d'être vétilleux ; on ne s'explique pas qu'ils puissent prendre si fort au sérieux des *riens* et se disputer pour des questions insolubles ; on taxe d'in-intelligence, d'hébétude ou de déplorable ergoterie le zèle qu'ils apportent à leurs controverses. Mais la théologie est une science pratique. Si elle attache tant d'importance au dogme, ce n'est pas pour le plaisir d'ergoter, c'est à cause de ses fruits. Le plus souvent, sans qu'on en ait conscience ou qu'on en veuille convenir, ce qui rend les disputes si vives c'est la préoccupation de l'influence que tel ou tel dogme peut exercer sur la vie. On peut même dire que le plus ou moins de vivacité d'une controverse dogmatique donnera habituellement la mesure des intérêts moraux qui y sont plus ou moins directement engagés. En soi, cette préoccupation des conséquences est louable ; elle est de bon augure chez ceux qui l'éprouvent, non moins que l'intérêt pratique lui-même.

— Toute recherche de la vérité est un culte et doit s'inspirer du sentiment d'être cela. En effet, vouloir reconnaître la vérité, la vraie et simple vérité, la vouloir purgée de toute erreur, c'est vouloir reconnaître ce que Dieu a voulu et tel qu'il l'a voulu. Par exemple, si Dieu n'a pas voulu que tel livre biblique fût de tel auteur prétendu, ce serait choyer à dessein une erreur au sujet de ce que Dieu a voulu, ce serait s'endurcir dans une erreur touchant la volonté de Dieu, que de retenir à tout prix l'opinion contraire.

— S'il est vrai que tout langage positif, quand il s'agit des choses suprasensibles, n'est jamais qu'une comparaison approximative, il en résulte que l'un de ces langages figurés ne saurait avoir la prétention d'être le seul légitime à l'exclusion de tout autre. Vu l'insuffisance de chacun d'eux, plusieurs pourront être employés parallèlement, à titre d'essais plus ou moins heureux. Ce qui doit décider de leur supériorité relative, ce n'est

pas tant la question de savoir lequel est « le plus vrai, » mais lequel satisfait le mieux le besoin d'adoration, lequel est le plus digne. A ce point de vue, un élément à faire entrer en ligne de compte ce sera de savoir si l'un de ces divers langages est devenu national, si d'ancienne date déjà il a servi de vase à la piété des pères et de véhicule à leur adoration. Le langage qui est conforme *νόμῳ πόλεως* mérite, *cæteris paribus*, la préférence, parce qu'il sera le plus approprié aux besoins et partant le plus efficace.

— Le christianisme se donne lui-même pour être un levain destiné à purifier et à vivifier la masse qui s'appelle le monde. Ceci implique — chose qu'on perd souvent de vue — qu'il ne prétend pas être lui-même pâte, nourriture, pain quotidien, mais arôme ou assaisonnement, moyen de guérison et de purification. Il suppose donc une matière donnée (travail professionnel, famille, vie publique, relations sociales, etc.) sur laquelle, ou plutôt, dans laquelle il puisse déployer son efficace. C'est ce que méconnait si souvent l'esprit routinier de nos esculapes théologiques. A en croire ces praticiens, le vrai moyen de se bien porter ce serait de prendre médecine le plus souvent possible. Exactement comme les moines qui, fuyant le siècle, c'est-à-dire précisément ce qui devrait être objet de purification, ce qui aurait besoin d'être guéri et sauvé, prétendent vivre uniquement pour le remède, lequel, dès lors, se trouve sans objet et ne remplit plus son but.

— Qu'ils sont en petit nombre ceux qui prennent réellement au sérieux l'idée bien comprise de l'Eglise invisible, de cette Eglise qui s'étend aussi loin qu'a pénétré dans le monde la *ζύμη* de l'esprit divin ! On persiste à vouloir classer les hommes par individus. On distingue orgueilleusement entre chrétiens et non-chrétiens et, plus orgueilleusement encore, on se range soi-même parmi les premiers. En réalité, c'est au travers de chaque cœur que passe la frontière qui sépare l'Eglise du monde non encore vaincu. Dans chaque cœur se trouve encore un reste de ce monde-là et déjà, il faut l'espérer, quelque chose des pré-mices de l'esprit.

— L'histoire de l'Eglise, dans tous les siècles, nous apprend

deux choses : la première, qu'un enseignement rigoureusement orthodoxe n'est pas, tant s'en faut, une garantie de vie chrétienne ; il en a si peu le monopole qu'on en trouve tout autant dans les cercles dissidents qui lui font concurrence ; — la seconde, c'est que l'Eglise n'a exercé une grande et universelle influence qu'aux époques où ses représentants, non contents de dénigrer la culture, étaient eux-mêmes en possession du plus haut degré de culture, tant spirituelle qu'intellectuelle, où il fût possible d'atteindre de leur temps. Cette possession est donc pour l'Eglise un gage d'influence plus sûr et une condition d'action plus nécessaire que le dénigrement accoutumé.

— Néander déplorait peu avant sa mort la renaissance « de l'ancienne conception mécanique de l'inspiration » et de « l'harmonistique anti-scientifique aux dépens de la vérité. » Il avait raison. Outrer la notion de l'inspiration c'est, sans s'en rendre compte, retomber dans le polythéisme, tout aussi bien que de vouer une vénération outrée aux saints. En vertu de cette notion — païenne, et non biblique — de l'inspiration, certains héros spirituels, ou plutôt, intellectuels, qu'on se figure transportés en dehors des conditions du connaître humain, sont érigés en médiateurs entre Dieu et les hommes.

— Il est incontestable qu'une grande richesse d'esprit et de vie est résultée, pour l'Eglise, de ce mélange de philosophie et d'histoire, de prose et de lyrisme, d'idées pures et d'images, de principes *a priori* et de vérités d'expérience, qui a fourni les matériaux pour l'élaboration des systèmes de dogmatique chrétienne. Mais si l'on en juge du point de vue de la science, tout cela formait un ensemble bien peu méthodique, par le fait de la fusion et de la confusion de tant d'éléments disparates. Quand le Nouveau Testament abolit les sacrifices pour mettre Christ à la place, et que, en même temps, il compare Christ à ces sacrifices abolis, en tant qu'il a versé son sang pour nous, c'est là une simple comparaison. Et sur cette comparaison qui, comme *omne simile, claudicat*, on voudrait fonder une métaphysique solide et immuable ?

-- Il est de mode dans la prédication actuelle de confondre le Père et le Fils, de mêler leurs attributs, de nommer indiffé-

remment tantôt l'un tantôt l'autre. Cette habitude, aussi anti-scripturaire que subversive de toute logique, n'est après tout qu'une caricature de ce rationalisme que les orthodoxes du IV^e siècle, mis en demeure de trouver un milieu entre l'ébionitisme et le gnosticisme, imaginèrent d'opposer à la doctrine scripturaire. Au point de vue formel ce furent les gnostiques qui l'emportèrent : le christianisme devint avant tout doctrine. Sous le rapport matériel, l'ébionitisme spéculatif eut le dessus : tout est envisagé *κατωθεν*. Le *sujet* de la prédication et de l'apologétique c'est la personne historique du Christ, qui a la divinité pour *attribut*. Quant au Père, on n'aime pas trop à en parler.

— Prendre le péché au sérieux, le reconnaître dans toute son insondable profondeur, était un besoin pressant en face du pélagianisme de l'époque dite « des lumières ; » c'était en revenir à l'un des principes fondamentaux de la Réforme. Malheureusement, on s'est laissé entraîner de là, non seulement à négliger les différences qualitatives et quantitatives qui, dans la réalité, s'observent d'un individu à l'autre quant à leur état moral, mais à oublier cette vérité pédagogique : qu'il importe de planter plus encore que d'arracher ; de ranimer l'amour et les efforts pour le bien plus encore que de relever sans cesse et de combattre les défauts ; de faire suivre un bon régime plutôt que d'attendre l'éruption du mal pour recourir ensuite aux grands remèdes.

— Strauss attend et semble juger nécessaire, non pas une rénovation de l'Eglise, mais, après la ruine définitive de celle-ci, « une nouvelle organisation des éléments idéaux dans la vie des peuples. » *Quod petis hic est.* Quel non-sens, ou plutôt — avec un système comme le sien, qui ne voit rien au-delà du monde sensible — quelle hypocrisie ! Comment ! professer le besoin « d'éléments idéaux dans la vie des peuples, » et ne savoir, ne vouloir pas voir que ces éléments idéaux on les possède déjà, on les possède, intimement mêlés, depuis deux mille ans, au langage, à la façon de penser, à toute l'histoire des peuples, dans la tradition chrétienne ! Vouloir abattre ce chêne séculaire si profondément enraciné dans le sol, et ficher en

terre, à sa place, un « arbre de liberté » qui n'a ni passé ni racines !

II

On prêche mieux sur un texte donné que sans texte. De même la prédication que le christianisme adresse à l'humanité en se fondant sur une histoire qu'il ne s'agit que d'interpréter et d'appliquer, est plus efficace que la prédication libre et sans texte de la philosophie.

— « Comment pourrais-je prier avant de savoir si Dieu est et quel il est ? » — C'est comme si vous disiez : comment respirer sans physiologie ? comment marcher et mâcher sans mécanique ? comment aimer sans l'*Art d'aimer* d'Ovide ?

— Vous avez les yeux délicats ? les miracles bibliques, dites-vous, sont imprimés en caractères trop fins ? Eh bien, voici l'histoire de l'Eglise. Elle est imprimée en assez gros caractères pour que la vue même la plus faible puisse y discerner clairement les divins *σημεῖα* d'une vie et de forces nouvelles communiquées à l'humanité, et de victoires remportées par elles sur le monde.

— Beaucoup d'hommes sont si profondément plongés dans le Styx qu'ils sont insensibles aux impressions religieuses. Il n'y a qu'une place où ils ne soient pas invulnérables, c'est celle où les a touchés et par où les a tenus leur mère.

— Les évangiles ressemblent aux vitraux de l'Eglise de Saint-Elisabeth (de Marbourg) : au devant, des figures fragmentaires de saints hommes et de saintes femmes ; entre deux, des fleurs et des arabesques ; partout des couleurs de feu et de célestes reflets, et derrière, — le soleil.

Le bœuf et l'âne ne se seraient-ils pas approchés par trop, et trop tôt, de la crèche du Sauveur ? Certains traits dans l'histoire de la théologie pourraient faire craindre qu'il n'y ait là un type.

— La parole de Götz de Berlichingen : « Si tu ne portais pas sur toi l'image de l'Empereur que je révère même dans la copie la plus défigurée . . . » , doit trouver aussi son application

à propos de certaines caricatures de la vie chrétienne que l'histoire de l'Eglise fait passer sous nos yeux.

— Celui qui ne se sent pas de force à subir un bon examen de médecine cherche à faire fortune en se livrant au charlatanisme et à la mystification et, pour relever son crédit, se met à médire des « prétendus » médecins qui, dit-il, ne savent rien et se contredisent tous. Pareillement, la « sagesse humaine » n'est pour certains ecclésiastiques que le raisin trop vert qu'il leur est plus facile de décrier que d'atteindre.

— Dans les vieilles Bibles des lecteurs d'autrefois ont souligné en rouge ou en bleu les passages d'où était émanée à leur adresse une parole divine particulièrement impressionnante. Qu'est-ce qu'une confession de foi ? — Des lignes rouges tracées au dessous de certains passages bibliques, pour dire : voilà ce qui est fondamental.

— Il est des théologiens qui ne s'occupent que des accessoires et ne s'attachent jamais qu'au petit côté des questions. C'est comme si l'on m'écrivait que j'ai gagné le gros lot, et que je n'eusse d'intérêt que pour la question de savoir de quelle espèce de papier on s'est servi pour m'annoncer la bonne nouvelle.

— Au lieu de s'y prendre comme les auteurs de pathologie et de thérapeutique, qui observent scrupuleusement les divers états morbides et les remèdes fort dissemblables qui leur conviennent, ceux de nos théologiens qui traitent de l'éthique chrétienne ressemblent trop souvent à ces gens qui, n'ayant qu'un enfant, se font d'après lui une idée abstraite de ce que sont *les enfants*, sans se douter de la grande diversité des dispositions individuelles.

— La révélation a pour but de guérir les yeux malades et de rendre l'homme voyant, non de lui crever les yeux pour l'instruire ensuite comme un aveugle.

— Au XVI^e siècle, certains gouvernements allemands commencèrent par faire battre en brèche par les théologiens la forteresse de l'Eglise. Ensuite, après y avoir fait leur entrée et s'être installés en maîtres en lieu et place du pape, ils chargèrent ces mêmes théologiens de réparer la brèche et d'armer

de rechef la forteresse de vieux et de nouveaux *canons* braqués sur les voisins.

— Pourquoi, mon ami, ne pas chanter avec nous? — « C'est que j'ai été en dispute avec le chantre. » — Tels les luthériens qui refusent de célébrer la cène avec les réformés.

— Le traditionalisme ressemble au mendiant qui porte les vieux habits, trop amples pour lui, que des gens riches ont laissés après eux. Le rationalisme avait des vêtements grossiers et chétifs, mais au moins lui appartenaient-ils en propre et allaient-ils bien à sa taille.

L'Eglise catholique et l'Eglise protestante sont d'accord sur ce point que Christ est le vrai médecin et que nul ne peut se passer de lui. Mais la première seule insiste, de plus, sur ce que les remèdes qu'il prescrit ne peuvent se préparer comme il faut que dans sa pharmacie à elle.

— Le grillage des fenêtres de Saint-Pierre à Rome n'est rien moins que beau, mais combien significatif! Ailleurs, le courant de lumière entraîne librement l'âme vers le ciel; là, elle est arrêtée dans son essor par des barreaux de prison, et retenue ici-bas dans l'enceinte d'une église visible, d'un temple de pierre.

Ce que les hégéliens appellent Dieu n'a, comme la *messe* (foire) de Leipzig, plus rien de commun avec la religion que le nom.

— L'histoire, strictement confinée dans les limites que lui tracent l'observation et la critique, fournit des gravures sur cuivre; la foi les enlumine en ajoutant, de son propre fonds, à l'observation historique la vue intuitive de dispensations et de buts divins.

— Ceux qui prétendent expliquer les miracles font l'inverse du miracle de Cana: ils changent en eau le vin généreux du Nouveau Testament.

Dans beaucoup d'Eglises gothiques une seule tour est achevée. De même, beaucoup d'hommes ne viennent pas à bout de leurs projets les meilleurs. Au moins vaut-il mieux que ce qui s'en

est réalisé vous invite à dire : « quel dommage que ce ne soit pas terminé ! » que si cette pensée ne venait à l'esprit de personne.

— Pécher, c'est faire la contrebande dans l'Etat bien ordonné de sa propre vie, au profit des coquins qui l'habitent.

— Sans des motifs religieux, aucune morale ne possède un point archimédique qui lui permette de soulever l'homme hors des gonds de l'égoïsme.

— *Union* est à la fois le nom d'une perle et le synonyme de concorde. Pour cette perle de grand prix on devrait sacrifier tout le reste (Math. XIII, 46), parce que, avec elle, le règne de Dieu serait trouvé.

— Le travail est un sacrement. En effet, *habet mandatum Dei* (Gen. III, 17) et *magnificas promissiones* (Ps. CXXVIII, 2); il est *invisibilis gratiæ forma visibilis*.

— Pour gagner une bataille, la tactique seule ou une brave armée seule ne saurait suffire; il faut et l'une et l'autre. Pour le combat de la vie chrétienne, ce n'est pas assez de la connaissance de la vérité; il faut encore la force et le dessein bien arrêté de soutenir la lutte jusqu'au bout.

Il fait froid au moment où le soleil se lève. De même, semble-t-il, après que la lumière s'est faite dans un esprit. Mais patience!

V. R.
